

Mohamed Tozy

Politologue Marocain

Professeur de sciences politiques, de sociologie et de sciences politiques à Aix. Professeur à la Faculté de droit de Casablanca. Co-directeur du MESOPOLHIS, une Unité Mixte de Recherche UMR, à Aix en Provence.

Février 2022

Habib - Bonjour **Si Mohamed**.

Mohamed - Bonjour

Habib - Merci de ton accueil, ta disponibilité. J'aimerais commencer par te demander de te présenter de la manière que tu souhaites. Tu es libre.

Mohamed - Je suis Mohamed Tozy. Maintenant, on est à la fin d'une vie, d'une trajectoire. Je suis actuellement co-directeur d'un laboratoire du CNRS à Aix en Provence, qui s'appelle MESOPOLHIS. C'est une UMR, Unité Mixte de Recherche, qui est le résultat d'une fusion entre le Laboratoire Méditerranéen de Sociologie et le CHERPA, un laboratoire de Sciences Po, qui était un petit laboratoire. J'en suis le co-directeur avec un autre sociologue qui s'appelle Bernard Marc Bernardo, professeur de sociologie à l'université d'Aix-Marseille, alors que moi j'exerce actuellement comme professeur de sciences politiques à l'Institut des Etudes Politiques d'Aix en Provence.

Habib - On va commencer par le début. Tu es né à Casa.

Mohamed - Oui, je suis né à Casablanca. Lors de l'indépendance en 1956, exactement le 19 juillet 1956, dans un quartier populaire. C'est Derb Sultan, donc la nouvelle médina. Mais la maison de mes parents est une maison dans un quartier, j'allais dire une extension de ce quartier historique, où les grands propriétaires fonciers de Casablanca, avaient mis en lotissements des quartiers. Il a donné son nom à Toute une série de lotissements qui s'appelaient Sidi Maarouf 1, 2, 3, 4. Et moi j'habite Sidi Maarouf 4. Mon père a acheté un lot de 64 mètres carrés et il a construit pendant cinq ou six ans un immeuble de trois étages où on a habité. Donc c'est là où je suis né. Il y avait beaucoup de terrains vagues autour, beaucoup de vide. Et donc du coup, pour faire l'école primaire, j'étais obligé de traverser un énorme champ vide pour arriver à l'école primaire.

On a appris les saisons à ce moment là parce qu'il y avait des flaques d'eau, etc. Donc on arrivait, donc on connaissait le printemps, on connaissait l'été.

Habib - Les parents étaient de quel milieu social.

Mohamed - Je ne peux pas dire classe moyenne, ni même classe pauvre. Mon père est originaire de la région de Casablanca, il est d'une tribu, une fraction de tribu, les Chtouka, et certainement c'est une tribu déplacée au XIX^e siècle du Souss. Mais dans sa mémoire, il a oublié qu'il était d'origine « beur » parce qu'il a été arabisé. C'est une tribu berbère déplacée. D'ailleurs dans les environs, entre Azemmour et Casablanca, il y a plein de petites localités avec des morceaux de tribus déplacées. Mon grand-père s'est déplacé à dans l'ancienne ville Azemmour. Mon père devait une dizaine d'années. Il y a eu une grande famine, et son père était mort donc sa mère et sa grand-mère se sont déplacées à Casablanca. Les gens qui arrivaient par le sud-ouest s'installaient généralement à Derb Khalef, dans des quartiers qui ont émergé en dehors de la ville européenne, quartiers avec une grosse identité.

Habib - Mais ce n'était pas un bidonville

Mohamed - Non, non, c'était du construit. Le terrain appartenait à Derb Khalef, qui était un propriétaire. Et les gens soient construisaient et louaient un peu à l'anglaise, payaient la location du terrain. Ils avaient ce qu'on appelle *zina*, juste la maison ou des copropriétés. Ce quartier jouxtait le quartier de Maarif qui est le quartier des petits blancs, des petits blancs, c'est à dire les Italiens, les Espagnols et les petits Français. C'est le quartier qui a été hérité par la suite, à l'indépendance par les enseignants, les professeurs et les artistes. Il y a actuellement le plus grand marché d'électronique clandestine et informelle marocain. Mon père, en tant que jeune homme moderne, vraiment, à peine alphabétisé, a commencé par faire plein de métiers, commerçant, puis après il est devenu en 56, avant de se marier je pense, chauffeur de taxi. C'était parmi les premiers taxis de Casablanca. Il a eu un agrément pour avoir son taxi, c'était le numéro quinze de l'époque, le 15^e taxi de Casablanca. C'est avec le taxi qu'il nous a élevés. C'était pour lui un métier de liberté. Il était fier d'être son patron. À l'époque on était à la fois propriétaire de son taxi, propriétaire de son agrément. Donc il était assez à l'aise. Il vivait à l'aise.

Habib - La voiture aussi était la sienne ?

Mohamed - Tout était à lui donc il travaillait quand il voulait. Il gagnait bien sa vie. Donc il a pu construire sa maison et élever ses enfants. Ma mère, elle, est originaire d'un petit douar, une tribu du sud de Casablanca. Une grande tribu. Et le terroir de mes grands-parents maternels, de ma grand-mère maternelle et mon grand-père maternel, c'est l'aéroport de Casablanca, le grand aéroport.

Habib - Le nouveau ?

Mohamed - Le nouveau. Les terrains sont des terrains de mon grand-père, ma grand-mère. Ils ont été expropriés en 42 quand les Américains sont arrivés.

Mohamed - Ma mère a un petit lopin, un petit lopin encore qui la fait rêver. Mon grand-père était un *taleb*. Donc un petit clerc rural et ma grand-mère maternelle est la fille d'un grand notable, un peu une sorte de bandit des notables qui était assez connu. Ma grand-mère paternelle était fille d'un *mokkadem*, d'un petit auxiliaire d'autorité. Bon ils ont connu aussi des moments de difficultés, dans les années 40, la famine, les difficultés. Mais en gros c'était ça, des ruraux moyens qui sont arrivés à Casablanca dans les années 40. Les deux d'ailleurs, les deux familles.

Habib - La famine dont tu parles, parce que tu l'as évoquée deux fois, ça a marqué ?

Mohamed - Ça a marqué les gens, ils parlent de l'année des bons « *aam el boun* », où l'alimentation était rationnée, le sucre était rationné, etc. Avant, il y avait des sécheresses, surtout. La famille de ma mère, c'est des agriculteurs, même si maintenant l'urbanisation est arrivée chez eux, mais c'est des agriculteurs. Par contre, dans la région de mon père où on a encore des terrains agricoles c'était souvent des petites merjaa. Et donc avec beaucoup de doum, du jujubier, etc. C'est une agriculture extensive avec un peu d'élevage. Ils étaient très méprisés par les autres. Et donc ils ont connu la famine pendant les sécheresses des années, fin des années 30. Je ne me suis jamais intéressé vraiment scientifiquement à ça, mais ce sont des souvenirs.

Habib - Est ce que tu as des récits de cette famine ?

Mohamed - Les récits, oui, on en parlait un peu, que les gens creusaient pour manger des tubercules, que ma grand-mère a vendu un terrain à un Sheikh pour quinze kilos de céréales, de dattes ... de maïs, etc. Et qu'ils ont dû partir à Azemmour, parce que c'était plus vivable. Mais même chez mon père, ça n'a pas laissé vraiment de traces. Un peu au niveau du comportement, du rapport aux choses. C'était juste un passé lointain. Par contre, ce qu'on appelle l'année des *boun*, c'est les années 42-33, c'est la guerre où il y avait le rationnement. Ça a donné aux gens, des possibilités pour trouver les ressources, faire de la contrebande. Ah ça, il en parlait donc.

Habib - Et ton éducation, dans la famille. C'était quel genre d'éducation ? ouverte ?

Mohamed - Ah oui, oui, très ouverte. C'est à dire que mon père avait une grosse culture religieuse, mais culture religieuse orale. Il a été au Msid comme tout le monde, il est alphabétisé, mais ce n'est pas quelqu'un qui a appris le Coran dans son ensemble. Ma mère, bon, elle a une piété, j'allais dire triviale. Donc il n'y avait pas vraiment d'éducation religieuse. On m'a mis dans le Msid, un peu, mais pas d'obligation religieuse, non. Jamais mon père m'a dit tu pries, tu fais quoi que ce soit. Ma mère est née dans le rural, mais elle est venue à cinq six ans à Casablanca. Donc elle a grandi à Casa, là aussi dans le quartier Derb Sultan. Tu peux voir des photos où c'est mon père et ma mère à seize ans et lui à 22 ans. C'est des jeunes de Hollywood avec des tenues extrêmement modernes. Ce qui était central chez eux c'est l'école, que ce soit ma mère ou mon père. Ma mère est analphabète et ça fait 40 ans qu'elle essaye, qu'elle fait des cours d'alphabétisation.

Elle n'y arrive pas encore. Par contre, elle nous suivait quotidiennement pour faire nos exercices etc. Même si elle tenait le cahier à l'envers. Donc l'école était centrale. Et très tôt il m'a fait entrer dans école privée qui était à côté de la maison où j'ai suivi mes premiers cours, trois ans. En m'offrant mon premier cartable en cuir.

Et on a déménagé en 1960. On est arrivé à Sidi Maarouf. J'avais un oncle qui habitait à côté. Il m'a inscrit, je suis rentré à six ans dans cette école primaire et très vite on m'a fait passer la première classe.

Mohamed - Je savais lire et écrire etc. Je suis rentré, j'ai fait le CE1 très vite donc j'ai gagné une année. Ce qui est très mauvais d'ailleurs d'avoir un décalage avec la cohorte, j'en ai souffert pratiquement jusqu'au début du secondaire. J'étais né en 56, j'avais des élèves avec moi, le plus vieux était né en 48. On avait huit ans de différence. L'école primaire était éloignée de la maison d'à peu près un kilomètre et demi. Donc il fallait faire à pied. C'est là où j'ai connu Hassan Rachik, on a fait cette école ensemble. Il habitait dans le même quartier que moi.

Habib - Hassan Rachik, hier justement, il me disait que l'espace extérieur et l'espace public, pour les gamins que vous étiez était un troisième espace d'éducation qui a beaucoup, beaucoup compté.

Mohamed - Oui, moi pas dans les premiers temps, pratiquement jusqu'à, je dirais jusqu'à douze ans. Mes parents étaient très soucieux de me contenir à la maison. J'avais accès à l'espace public, mais ils avaient peur des mauvaises fréquentations. Si, je sortais, j'avais des copains, mais je n'étais pas un enfant de quartier. Jusqu'à l'école primaire, j'étais plutôt avec mes cousins. C'est après que j'ai commencé à avoir un autre espace avec des amis du quartier et à ce moment-là, c'est devenu un vrai espace de vie. D'échange, d'apprentissage, des règles d'apprentissage, de rapports de force.

Habib - Vous aviez d'autres frères et sœurs ?

Mohamed - On est six dans la famille. Je suis l'aîné.

Habib - Ce serrage dont vous parlez, du père. Est-ce que ça a touché aussi les filles ? Plus, ou moins ? Ou est-ce que c'est la même chose ?

Mohamed - C'était la même chose. C'est à dire que ce n'était pas vraiment du conservatisme, C'était juste la peur du risque de la ville.

Habib - C'était de la protection.

Mohamed - C'était de la protection. Ça a duré jusqu'à dix ans. Après, ça y est, l'espace public est devenu notre espace de vie. Avec bien sûr des changements de fréquentations. Moi j'habite un grand boulevard. Ce grand boulevard ne permet pas d'avoir une vie de quartier. J'ai commencé par avoir une séquence avec mes cousins dans le quartier de mes cousins parce qu'ils étaient plus grands. Donc ils me protégeaient. Puis après, j'ai

eu un autre quartier des collègues d'école primaire, au début du secondaire. Et après je suis parti dans d'autres espaces un peu plus lointains, les copains du lycée dans leur quartier.

Habib - Tes amis de maintenant, tu les as rencontrés à ce moment-là ?

Mohamed - Alors, c'est progressif. On a fait la classe ensemble avec Hassan, le primaire, puis on a fait le secondaire ensemble, on a fait le lycée ensemble, puis l'université ensemble. Donc ça, c'est un long parcours.

Habib - Le lycée, c'était ?

Mohamed - Lycée Moulay Abdallah. Le collège était le plus loin, parce que c'était quand même 40 minutes à pied.

Habib - Et le collège tu le faisais à pied ?

Mohamed - J'avais une bicyclette, je le faisais à pied, souvent on y allait à pied en groupe, ou moi j'avais une bicyclette. Sauf qu'en bicyclette, c'était une montée.

Habib - Là on est quand même à Casa et il pleut malgré tout, en hiver aussi vous y alliez ... ?

Mohamed - Oui, oui, mais j'avais ma tante qui habite à mi-chemin. Et donc je déjeunais chez elle. Et c'était aussi une vraie expérience de socialisation dans une autre famille que la nôtre.

Habib - Et donc en parallèle avec le lycée, tu étais au ciné-club ...

Mohamed - Ça c'est un autre à un autre moment. Jusqu'au lycée je n'avais pas beaucoup d'activités, j'avais que mes études.

Habib - Tu étais un bon élève ?

Mohamed - Oui. Studieux en tout cas. Sérieux.

Alors le premier déclic qui va se faire, où mon espace va s'ouvrir, Il va devenir un autre espace, c'est en quatrième année. C'est la première année du lycée et j'étais orienté Lettres. Parce qu'entre la deuxième année du collège et la troisième année, on a eu un mauvais prof de maths. C'est-à-dire que ce passage à l'abstraction, où c'était un moment pédagogiquement extrêmement précis, on l'a raté.

On n'était pas assez bons pour faire sciences math, sciences ex, qui était la filière d'excellence. Et donc on a été orientés en lettres modernes. Je suis arrivé au lycée Mohamed V, en lettres modernes avec un deuxième clash, c'est que, en langues, j'étais orienté espagnol au lieu d'être orienté anglais, ce qui va par la suite être un peu

handicapant. à l'époque en quatrième année, il y avait de nouvelles classes d'économie qui se sont ouvertes dans le lycée Mohamed V. Une classe, pour le Maroc, d'économie. Et en quatrième année, j'ai eu de très bonnes notes en maths, donc j'ai demandé à être orienté économie dans cette classe d'excellence au lycée Mohamed V. Et pendant l'été, on rentre en cinquième année, j'étais allé chercher mon dossier pour aller à Mohamed V, on m'a dit Non, tu restes en lettres modernes. Et c'était pour moi une énorme injustice. Je rêvais de devenir un ingénieur statisticien. Ça sonnait très bien dans ma tête statisticien ...

Habib - Et tu as raté l'année de passage de ...

Mohamed - Je suis resté au lycée Moulay Abdallah. Mais mon père était tellement soucieux, parce que j'étais vraiment triste, il m'a inscrit à l'Institut français. Il m'a inscrit à la bibliothèque. Et à l'époque le centre culturel français organisait un cycle d'économie. Des cours d'économie le jeudi soir, de 6 h à 8 h du soir. Et ça a été un tournant dans ma vie. Je partais chaque jeudi, je sortais à 4 h du lycée et j'allais en ville. Je prenais le bus et j'allais dans cet institut et j'allais à la bibliothèque. J'empruntais des livres chaque jeudi et j'avais droit à 2 livres en français. Et donc j'ai commencé à lire chaque semaine 2 livres. Ça a commencé par Contes et légendes. Tous les livres Contes et légendes, je les ai lus. Après à 6 h je faisais le cours, qui me donnait l'impression de faire de l'économie. Je suis devenu très bon en français. Donc c'est un peu le miracle de la lecture.

Habib - C'était aussi un espace où tu découvres les livres, bien sûr...

Mohamed - j'ai découvert aussi, parce qu'on faisait les cours d'anglais dans l'école primaire, derrière le centre culturel, ce qu'est qu'une école primaire française, où tu avais des tables avec des livres, des jolies tables, des jolies classes., etc. Donc on avait, c'était différent de nos écoles, même du lycée à l'époque.

Mohamed - Après bon bien sûr j'ai eu mon baccalauréat, du premier coup assez facilement. Lettres modernes. Aucune idée de ce que je vais faire après.

Habib - Juste avant de parler de l'après, est ce que tu n'as pas été à ce moment-là, tenté par le politique ?

Mohamed - Alors non, non. Moi ma première expression, j'allais dire politique, c'était vivre les deux coups d'État. Un peu de façon, un peu ambivalente. Heureux, pas heureux avec la peur. J'ai vécu les événements de 65, mais avec des souvenirs très, très vagues. J'étais trop jeune à l'époque. J'avais un oncle, qui est mort depuis, qui était au lycée Mohamed V. Donc il nous racontait ce qui s'est passé. Et mon père était très réticent à faire de la politique. Lui-même avait fait de la politique, il était du parti de l'Istiqlal. Je pense même qu'à un moment donné, il a été enquêté par les flics. Ils sont venus un soir, je ne savais pas pourquoi, d'ailleurs je n'ai jamais su pourquoi, pour l'activité politique, mais il ne voulait pas parler de ça. Ma première photo bébé, que j'ai toujours d'ailleurs, c'est mon père sortant d'une pièce de théâtre qu'il jouait, le jour de la fête du Trône, donc

Habib - Il faisait du théâtre ?

Mohamed - Oui il faisait du théâtre. Mais presque en analphabète, il n'était pas un intellectuel, il avait une culture. Une certaine culture artistique.

Donc du coup non, mais ça va venir après, de façon relativement marginale, mais ça va venir après. Bien sûr, dans l'expérience du lycée lui-même, j'ai un premier traumatisme des forces de l'ordre, qui sont rentrés au lycée, qui nous ont bastonnés, j'ai reçu ma part de bastonnade, j'ai fui, mais je n'avais pas d'activités moi en particulier. Moi j'étais celui qui tenait à rester, à assister aux cours.

Habib - Tu arrives au bac, tu obtiens ton bac, et après ?

Mohamed - Le bac c'est 72, 73 et à l'époque, c'était l'année de l'interdiction de l'UNEM (Union Nationale des Étudiants Marocains. Et l'UNEM à l'époque, gérait les bourses. J'ai fait un dossier de bourse, et je reçois un télégramme, tu dois t'inscrire à la Faculté des sciences juridiques, économiques et sociales, section Sciences politiques. Je m'inscris, moi je voulais m'inscrire en économie, en sciences économiques au départ. Je pensais que ce télégramme qui associait ma bourse à la science politique était obligatoire alors que ce n'était pas le cas. C'était juste une proposition. Donc j'ai basculé en sciences politiques, à l'époque.

On était à l'époque une centaine d'étudiants, toutes sections comprises, droit, économie et sciences politiques, on faisait des cours communs.

Habib - A l'université Mohamed V.

Mohamed - A l'époque, c'était juste une section de l'université Mohamed V de Rabat. Il y avait une seule université au Maroc. Et très vite j'ai aimé quelques cours, et l'activité à laquelle ça donnait lieu.

Habib - Des cours, ou des profs, ou les deux ?

Mohamed - Les deux. On avait beaucoup de Français, à l'époque. Il y avait très peu de Marocains. Il y avait Colson, Gaudemet, Yves Gaudemet c'est le fils de Gaudemet, le fameux Gaudemet de Paris 1 qui, qui lui-même nous enseignait les institutions internationales. On avait Colson qui a fini à Montpellier, qui nous a enseigné les relations internationales et les cours d'histoire des relations internationales. on avait surtout le grand Aziz Bilel qui nous faisait économie politique, Si Mohamed Aziz Lahbabi qui nous faisait géographie économique.

On devait être à l'époque une quarantaine et à la fin à la troisième année, on devait être 60. Ma deuxième année était un peu plus dure, moins intéressante parce que c'était beaucoup de droit, finances publiques, droit administratif.

Tu débarques dans un monde, de facultés où c'était mixte, avec une proportion assez importante de jeunes filles. Donc c'est un autre espace, d'autres fréquentations.

Et en fait, la troisième année, parce que la licence était en trois ans, à l'époque je me suis énormément concentré sur mon année, et j'ai un peu explosé le plafond de mes notes. Donc je suis sorti Major de la promotion !

Donc à l'époque, je pouvais avoir une bourse pour aller en France. Mon père était un peu réticent. Je n'étais pas très chaud non plus. Et on avait créé le Service Civil. Je voulais faire mon Service Civil aux Nations Unies et j'ai écrit au Secrétaire général des Nations Unies mais bien sûr, je n'ai pas reçu de réponse du tout. Et comme j'étais major de la promotion, j'ai demandé à faire le service civil à la fac, à la bibliothèque. Et en même temps, je me suis inscrit pour faire ce qu'on appelait à l'époque le DES.

Habib - Toujours en sciences politiques.

Mohamed - C'était sciences politiques, droit. Je fréquentais à ce moment-là le ciné-club pas beaucoup, mais en tant qu'adhérent. Mais c'était surtout les études.

Habib - Tu étais encore chez les parents à ce moment-là ?

Mohamed - Toujours chez mes parents. Donc avec ma chambre, ce qui était déjà un luxe d'avoir une chambre.

Et la première année, j'ai eu ma première claque dans mes études. J'ai eu une note éliminatoire en droit constitutionnel chez notre ami Amalou Abderrahman. Il nous avait donné un sujet sur le dualisme dans les régimes parlementaires, j'avais fait un très bon devoir et il m'a donné quatre. Je trouvais ça très injuste mais surtout, j'ai refait ma deuxième session.

Habib - Deuxième session, c'est-à-dire septembre.

Mohamed - Septembre. Et bon, et bien j'ai réussi et j'étais le seul. Et en deuxième année, mes premières activités syndicales, politiques, commencent à ce moment-là un peu ...

Habib - Une petite question, est-ce que la bibliothèque c'était, est-ce que tu as fait une découverte ?

Mohamed - Attends ! je vais te parler de la bibliothèque parce c'était à part, parce qu'on parle des études, la bibliothèque c'était à part. C'est vraiment là où j'ai appris. Là c'est les études. Donc en deuxième année, c'est un peu le revirement. On a fait grève. Et j'ai eu une altercation avec mon prof de relations internationales parce qu'il m'accusait d'être meneur.

Habib - C'était ta première action ...

Mohamed - [01:02:52] Action oui, syndicale, politique, on a écrit une lettre au premier ministre, puis président du parlement dénonçant l'incompétence des profs et tout. En deuxième année il a fallu la protection de quelques profs pour que je puisse réussir.

J'étais à la bibliothèque, je ne faisais que lire, j'ai commencé à apprendre la documentation, à être documentaliste, donc à dépouiller les revues. Donc j'ai appris ce métier de documentaliste. Je faisais de la documentation. Et à l'époque, Allal Sinaceur, qui est un philosophe Marocain, qui était directeur du Département de Philosophie à l'UNESCO, a quitté son poste. Il est rentré au Maroc et on lui a donné la direction de la bibliothèque et j'ai travaillé avec lui. Et lui, il était amoureux des vieux livres. Il était différent de nos profs en fait. Il était un homme de lettres, philosophe et à l'époque, je me rappelle qu'il avait dirigé un gros livre sur Auguste Comte.

À la fin de la première année, quand j'ai réussi, je suis rentré en deuxième année, le doyen, Si Jouahri, c'est le frère du gouverneur actuel de la Banque du Maroc, Si Jouahri m'a convoqué, il m'a dit Il faut que tu passes le concours pour devenir assistant. J'ai dit Je ne suis pas prêt. Et j'ai dit je finis d'abord la deuxième année.

Donc là on est en plein ciné-club, et en deuxième année, donc j'ai, quand j'ai fini ma deuxième année, donc j'ai réussi. Là aussi ça s'est compliqué après ces événements. J'ai commencé à chercher du travail. A ce moment-là, j'ai connu ma femme. Avec elle, on allait faire le tour des banques déposer des CV. Et j'ai passé le concours en décembre. Et donc je suis rentré à l'université en tant qu'assistant.

Habib - Tu deviens assistant et tu commences à travailler

Mohamed - Je faisais mes premiers travaux dirigés sur les relations internationales. J'avais le même âge, j'étais même plus jeune que mes étudiants à l'époque. C'est assez compliqué. Bon, ça s'est bien passé. Et juste avant, trois mois avant, quatre mois avant que je ne termine j'ai rencontré, je me rappelle, Bruno Etienne, Khyati. Et j'ai commencé à fréquenter un peu Bruno.

En 79 donc je commençais à enseigner, je suis entré immédiatement, dans le bain, assistant, et j'ai fait mon premier papier, sur la taylorisation des idées à la faculté de droit, avec un copain un peu fou. Chaque prof te donnait un petit truc, un texto ronéotypé de quatre pages pour, comment enseigner la méthodo. Et j'ai fait un article un peu au vitriol sur ce truc, cette façon de réfléchir, de construire les dissertations en droit. Ça a fait un scandale, J'étais encore stagiaire.

Habib - Ça a choqué

Mohamed - Ah oui, ça a choqué. Et le prof en question, Amalou, a écrit un autre un article me traitant de « pauvre assistant analphabète ».

Habib - Et avec le recul, c'était un bon article ?

Mohamed - Naïf, mais bon. Tout à fait justifié. C'était le langage qui est un peu dur, mais c'était justifié à l'époque. Et ça m'a fait connaître à la fac ! On était à ce moment-là, en plein ciné-club. C'était l'espace d'apprentissage de tout, à la fois du cinéma, de la lecture, de la philosophie.

Habib - A partir de quel moment ?

Mohamed - 78, c'est à dire au moment où j'ai eu ma licence. On avait fait notre putsch au ciné-club. Le groupe du quartier a pris le pouvoir au ciné-club au détriment des fondateurs avec la complicité de Said Chraïbi. J'ai présidé le ciné-club pendant quelques années. Donc on a commencé à avoir une activité effrénée pendant cinq ans, six ans. C'était une activité qui était culturelle, mais plutôt politique.

Il y avait à l'époque 50 ciné-clubs au Maroc, donc on avait à peu près 24, 25 ciné-clubs, à qui il fallait envoyer, recevoir les colis des autres et faire le dispatching. Lundi, c'était ma journée, donc il fallait chercher les films. Il y a un de nous, on était cinq six, qui va faire la fiche technique. Mardi, c'était Centre culturel français. Bibliothèque du Centre culturel, c'était Image et son, Télérama, Cahiers du Cinéma. Il fallait lire pour préparer la fiche technique du film qui était généralement deux pages, maximum.

Habib - C'était un temps plein !

Mohamed - Samedi il fallait faire le visionnage du film. On se réunissait, on était une dizaine, on allait voir le film. À El Kawakib, donc on regardait le film ensemble et on décidait qui va animer et on avait un énorme problème parce que on était dans le déni de l'arabe. On ne voulait pas parler arabe, on ne parlait pas beaucoup arabe, comme on lisait en français, donc on avait des difficultés à faire de l'animation. C'est là où on a appris. Moi j'ai appris à animer en arabe aussi, dialectal.

On faisait le visionnage, on se mettait d'accord sur le scénario de l'animation. On avait des groupes de travail sur le cinéma qui se réunissaient dans un centre. C'est là où on a travaillé sur des dossiers cinéma, Novo Brésil, le cinéma allemand, etc. Donc on faisait des dossiers pour nous-mêmes. On faisait des séances de lecture sur des revues un peu compliquées.

Habib - Il y avait qui ?

Mohamed - Alors il y avait les permanents, les gens qui étaient tout le temps-là, ceux qui ont fait de la recherche. Il y avait Hassen et Mehdi, il y avait Saoudi, Salim, il y avait Hadderi qui est photographe, un très bon photographe, il y avait Saad Chraïbi. Il y avait des gens qui nous ont rejoint de la fac et qui d'ailleurs après en ont fait leur métier, critique de cinéma après, parfois Ganaoui, qui est prof. Il y avait Omar, qui est un économiste. Il y avait Agnouche à un moment donné, qui a fait d'ailleurs son mémoire de fin d'études sur le cinéma. Il y avait un type qui s'appelle Abassi.

Habib - Il n'y avait pas de filles ?

Mohamed - Non. Il y avait des filles dans le ciné-club mais on n'avait pas de filles dans le groupe. De toute façon c'était très masculin aussi. La seule fois où on a eu une fille c'est quand on a fait un film. Là c'est la fille qui était l'objet du film.

Habib - C'était quoi ce film ?

Mohamed - C'est un moyen métrage, qui est perdu, malheureusement. On a que les photos de plateau. On a écrit avec Mehdi le scénario, et Chraïbi. On a écrit les dialogues ensemble et on a joué ensemble !

Habib : Vous jouez dans le film ?

Mohamed : Ah oui on joue tous les deux dans le film. L'enjeu c'était justement ce conflit des sexes, la séduction. Finalement une fille dans un groupe, qu'est-ce qu'elle va faire, les conflits qu'elle peut entraîner. L'objet aussi était le cinéma lui-même. Donc il y a une discussion sur le cinéma dans le film, qui est, comme d'ailleurs comme outil de séduction.

Habib - Et c'était une coréalisation ?

Mohamed - Non, c'est le premier film que Saad Chraïbi a réalisé. C'était son premier film d'apprentissage et d'ailleurs qui lui permet d'avoir une carte, par la suite, de réalisateur.

Quand je parle de calendrier cinéma, il y a eu une année, je me rappelle une année dans notre activité cinéma, on devait organiser aussi des semaines. Donc on a organisé la semaine du film japonais, on a la semaine du film allemand. On a organisé la rencontre nationale des animateurs de ciné-club.

Habib - Ce qui se cachait derrière. C'était une action politique ou c'était vraiment intellectuel ?

Mohamed - Non, c'était culturel, bien sûr c'était politique aussi. Mais pas directement politique, je pense que c'était politique par omission, tout simplement. C'était découvrir la culture des autres, c'était découvrir le cinéma comme un langage, le ciné-club, l'ASAIM comme parti pris idéologique et politique, était contre l'utilisation politique du cinéma. D'ailleurs, comparativement à ce qu'on appelle le ciné-club concurrent, il y avait un ciné-club coco, proche du parti communiste, l'AML qui lui disait qu'il faisait de la politique avec ça. Le cinéma El Jadida qui était un autre ciné-club un peu d'extrême gauche, faisait ça. Nous non. On a dit non, on ne fait pas, on fait du cinéma. Et d'ailleurs après on a fermé pour ça. Par exemple, prenons une des séquences fortes où on était très idéologiquement engagés. On passe le cinéma soviétique, Eisenstein. On a passé tout Eisenstein. Potemkine, La Grève, Nevski, Ivan le Terrible, La ligne générale. Tous les films d'Eisenstein, et on a travaillé sur Eisenstein comme propagande Soviétique. Et avec une réflexion sur le niveau de liberté d'Eisenstein. Comment il contourne la censure avec un regard extrêmement dur. Anti stalinien en fait, très critique, etc. Et ça, c'était très nouveau dans l'espace même cinématographique, j'allais dire y compris francophone.

Après on a fait une semaine sur le cinéma Suédois, on a fait tout Bergman, on a fait le cinéma allemand, tout le cinéma allemand, Fassbinder, Winders.

Habib - Il y a eu une semaine de cinéma égyptien, ou arabe ?

Mohamed - Non, pas du tout. On a vu quelques films Egyptiens, on a vu le cinéma Marocain, on avait Wechma qui était le premier film important du cinéma Marocain. Dans le ciné-club bien sûr, tous les cinéastes venaient. Donc c'est là qu'on a connu tous les grands, on avait de la chance, une chance immense. On a passé des soirées avec les cinéastes, avec les peintres. En plus, il y avait des copains du quartier aussi qui faisaient du théâtre, qui étaient impliqués dans le ciné-club mais qui faisaient eux-mêmes du théâtre. Eux qui étaient militants politiques aussi, d'ailleurs parmi eux, il y a eu beaucoup de prisonniers politiques. 78, 84, ces six ans, on aurait facilement pu basculer vers l'autre côté, et être bêtement prisonniers politiques. Ça s'est joué sur rien, par exemple mon père me disait, Toi, tu es communiste, parce que pour lui le ciné-club, c'était juste un truc qui nous permettait de faire des choses en cachette. Alors que ce n'était pas vraiment le cas. Ce n'était pas vraiment le cas. On était baptisés par les autres, les structuralistes petit bourgeois.

Habib - Petit bourgeois, ça vous correspondait ?

Mohamed - Oui, on était un peu petit bourgeois. C'est-à-dire on avait deux occupations importantes, le foot et le cinéma. Après, il y avait les études, bien sûr, le foot et le cinéma.

Habib - Ça va durer jusqu'à quand ?

Mohamed - Jusqu'à aujourd'hui, la complicité est toujours là. On est un groupe d'une douzaine de personnes. On a des relations différentes les uns des autres. Il y a ce qui fédère, ce qui ne fédère pas, il y a des brouilles. Mais on a élevé nos enfants ensemble. On a fait après des sorties ensemble. Il y a ceux qui ont fait de la recherche. On est combien ? On est trois finalement, il y a Mehdi, Hassane et moi qui avons fait une recherche. Il y a Chraïbi qui est cinéaste. Il y a Hadderi qui photographe, le reste il y a Omar qui est prof d'économie mais qui a fait du journalisme et qui a une boîte de journalisme.

Habib - Le ciné-club ça va s'arrêter à quel moment ?

Mohamed - Alors on va le fermer, probablement 84 je pense. Il y a eu deux moments, deux raisons. Il y a eu une sorte de rupture avec le public. On n'arrivait plus à communiquer avec le public. C'était tellement sophistiqué, peut être faussement sophistiqué. Donc le public ne suivait pas. On a eu même des crises en plein salle, des gens qui pleurent.

On a commencé à faire un peu des expériences cinématographiques, d'ailleurs Mehdi a continué à le faire, on l'a accompagné dans sa carrière un peu, dans les premiers temps, donc on a continué à écrire. Moi, sur ça, je n'ai jamais pensé que c'était important dans

ma trajectoire, mais j'ai travaillé avec eux. Avec Mehdi et Saad, donc on a fait ce premier film ensemble, on a fait avec lui le scénario et les dialogues de son deuxième moyen métrage, « l'absence ». On a fait le scénario et les dialogues de son premier long métrage, « Chronique d'une vie normale ». Après, on a continué à lire ses scénarios, à lui dire ce qu'on pense. J'ai travaillé avec Zakaoui, j'ai co-écrit avec lui un scénario sur « Les années de Sherazade ». Puis après j'ai fait l'adaptation du livre, du roman de Ben Jelloun, « La prière de l'absent » pour Hamid Bennani. Donc le film « La prière de l'absent ».

Mais c'était très marginal dans ma carrière.

Habib - J'ai quand même envie de demander pourquoi toi tu ne t'es pas lancé dans le cinéma ?

Mohamed - Par rapport à l'écriture, non, ça ne m'a jamais intéressé... Bon moi, j'écris de façon cinématographique. Je dois beaucoup au cinéma, même conceptuellement, parce que ma thèse s'appelle champ et contre champ. Donc même si le concept de champ était Bourdieusien, moi je l'ai utilisé beaucoup plus comme un concept cinématographique.

Habib - On revient sur l'académique, ta carrière, après la licence ou le diplôme, tu fais une thèse.

Mohamed - Oui, alors, là aussi ça se passe entre 1978 et 1984, ce processus. Donc je commence par m'inscrire avec Bruno Etienne.

Habib - En thèse.

Mohamed - C'est le troisième cycle et donc je lui propose de travailler sur le religieux. La chance c'est que tu es en 79. 79 révolution Iranienne. Attaque de la mosquée de la Kaaba, après, la fin du millénaire musulman. C'est la fin du centenaire, du siècle. Et la sortie du livre d'Edward Saïd, 78, « L'Orientalisme ». Et tout ça fait que l'objet Islam devient important, très vite. Important. Moi pourquoi j'ai choisi de travailler sur les confréries ? Parce que quand j'étais adolescent, je passais mes vacances d'été chez ma tante à Ouezzane qui est la ville des confréries Ouezzania. Où, sur une petite ville à l'époque, de 15 000 ou 20 000 habitants, il y a à peu près 300, 350 saints. Donc c'est une ville vraiment religieuse. Après, en bibliothèque, j'ai lu beaucoup de littérature coloniale sur ces questions. Donc je n'avais pas une idée sur l'islam contemporain, ni sur l'islam Politique, etc. Donc j'ai commencé à lire. Il se trouve que Bruno Etienne, à l'époque, qui lui-même ne travaille pas sur le religieux du tout, avait fait sa thèse lui-même sur le droit des minorités en France. Il avait été en Algérie un peu. Il a travaillé pour le ministère de l'Intérieur algérien. Et du coup, mon sujet lui-même devient pour lui important. Et d'autant plus que j'étais un peu son assistant, je suis devenu son assistant en histoire des idées politiques. Lui enseignait l'histoire des idées politiques, je faisais des TD. L'histoire des idées politiques, on a fait une première enquête, ma première enquête, Casablanca, avec les étudiants. Moi donc j'étais enseignant, jeune enseignant. Je suis devenu juste après maître assistant. On a fait l'enquête sur les lieux de culte à Casablanca.

Le phénomène religieux commençait à apparaître, de façon forte.

Habib - Cela commençait à devenir important au Maroc ?

Mohamed - Pas de façon conceptuelle. C'est à dire que la saturation de l'espace religieux est devenue évidente. Les gens prient davantage, dans les mosquées. La prière du vendredi débordait des mosquées, c'est une première expression. Mais on avait aussi une activité autour des fêtes religieuses traditionnelles, des *moussem*. Les marabouts, les saints fonctionnaient de façon encore beaucoup plus forte que maintenant.

Habib - Comment tu expliques cette apparition ?

Mohamed - Non, ce n'est pas une apparition en fait, ce n'est pas un retour ni rien du tout. C'est que les sciences sociales ne voyaient pas, c'est tout. Ne regardaient pas ça.

Habib - Mais en termes de nombre ?

Mohamed - Mais ça c'est le phénomène d'urbanisation, c'est juste parce que la ville a grandi et que les espaces religieux, on n'en construisait pas beaucoup à l'époque. Mais si tu veux, par exemple, dans les années 60 on nous imposait de faire la prière à l'école. Officiellement. Nous on faisait deux choses à l'école, c'est les drapeaux, le salut des drapeaux chaque jour et la prière.

Habib - C'était obligatoire.

Mohamed - Obligatoire. Chaque jour. Au collège, c'était obligatoire, mais personne ne le voyait. C'était invisible. Après bon, avec la révolution on commence à dire que c'est un phénomène agissant dans les sociétés modernes. Bien sûr, il y a eu des événements au lycée. Les frères commençaient à apparaître comme une force politique qui commence à faire quelques protestations. Mais les sciences sociales n'avaient pas pris en charge le phénomène comme activité scientifique à l'époque. C'est au moment où je commençais mes premières enquêtes un peu de façon naïve, sur Yassine par exemple, j'ai fait le premier entretien sur Yassine, si Abdeslam Yassine, j'ai traduit sa lettre, au Roi, etc. Et les gens me disaient qu'est-ce que tu fais ?

Habib - C'était aussi une forme d'intuition ?

Mohamed - Non, je ne sais pas. C'était la chance. Et à l'époque, en même temps, il y a eu des rencontres. Bien sûr, Khyati prenait au sérieux la question religieuse. Mais en tant que militant. Il la prenait très au sérieux. A la fois comme ressource, dans la tradition par rapport à la tradition elle-même, comme il était un connaisseur, mais aussi comme activité. El Hajami prenait au sérieux lui-même qui était formé à la Quaraouiyine, qui était un coco, un gauchiste, mais formé à la Quaraouiyine. Il prenait au sérieux la question religieuse.

Habib - Il la prenait au sérieux aussi en tant que risque ?

Mohamed - Un peu. En tant qu'un adversaire, au moins. En tant qu'un autre projet de société, concurrent. Par contre, les nationalistes, non ! Les socialistes Marocains, non ! Eux, ils étaient très conservateurs, religieux.

1979-80, c'est vraiment quelque chose de central par rapport à ça. Et donc je me lance. Donc j'ai fait mes 100 enquêtes. Et intuitivement, à l'époque il y avait aussi Jean-François Clément qui était au Maroc, qui va forger le concept islamiste. Le premier travail, c'était de dire tout ça, c'est différent de la religion traditionnelle. C'était un peu la première intuition, un concept théorique. Il se trouve qu'au même moment, à Aix, Gellner, Ernest Gellner va avoir une année sabbatique et Bruno rentre à Aix en 79, avant que je ne soutienne mon mémoire de troisième cycle. Et en 80, je le rejoins à Aix pendant les deux mois d'été. Donc à la bibliothèque du CRESM, je travaillais un peu sur ça.

Et il se trouve que cette année-là, toujours 79, à cause de tout ça, le CRESM, alors dirigé Maurice Flory, décide de consacrer le numéro de l'Annuaire de L'Afrique du Nord à l'Islam. Ils vont sortir 3 livres, à ce moment-là, trois bouquins assez innovateurs par rapport au reste du monde. Un bouquin dirigé par Gellner, « Communautés, Religions et communautés », un titre d'anthropologie où Gellner écrit sur le religieux, mais de façon anthropologique. Un livre, « L'Annuaire de l'Afrique du Nord », mais un livre qui sort de l'annuaire, qui synthétise l'annuaire puisque l'annuaire est à côté, « L'Islam en 1979 ». Et un livre dirigé par Vatin aussi sur la religion. Voilà donc 3 livres en même temps et j'ai eu ma chance parce que j'étais l'un des rares qui ont produit de l'empirique sur le religieux au Maroc à l'époque. Et on me propose de faire des textes. C'est là où Bruno ça va servir à quelque chose, il va être mon mentor, il va m'accompagner. Et donc on écrit trois papiers, trois textes, ensemble et c'est là où j'ai fait mon premier texte sur la monopolisation du religieux par le Roi. En tout cas, et là, premier risque, politique si tu veux, risque politique, s'attaquer à la commanderie des croyants ...

Habib - C'était vraiment risqué ?

Mohamed - C'était, oui, un truc assez risqué politiquement, qui va donc sur la monopolisation.

Habib - Tu l'as payé ? Je veux dire tu l'as payé politiquement ?

Mohamed - Non pas du tout. Non, là, il y a une chose qui est très importante sur le Maroc. Académiquement, il n'y avait aucune censure. Contrairement à ce qu'on peut te dire, que la sociologie a été interdite, que ... Non, non. Il y a eu un mouvement, mais qui n'est pas uniquement politique, d'ensemble, sur les sciences sociales, c'est dangereux. Mais disons, l'activité scientifique n'a jamais été censurée dans ce pays, ça je peux le dire. Il y avait des appréhensions, on pouvait te surveiller davantage, te tenir à l'œil, essayer de t'acheter ... Mais non.

Habib - Comment tu expliques cette tolérance ? Ce qu'on n'a pas eu en Tunisie par exemple.

Mohamed - Le pouvoir était très sûr de lui d'abord, sur ces questions. Deuxièmement, et contrairement à, la Tunisie les sciences sociales étaient au service de la modernisation, ont été directement impliquées dans la Modernisation. Le problème c'était dans la diffusion, pas dans la production. Quand tu passes d'un support à un autre, bien sûr, mais tant que tu es au niveau académique, les cours tu pouvais dire ce que tu veux. Il n'y avait aucune censure. Aucune, sur ces questions. Bien sûr, il y a beaucoup d'autocensure. Donc, ça, c'est un peu le premier texte.

Alors, entre temps, et c'est là où je peux t'expliquer pourquoi la bifurcation vers la sociologie rurale. Vers le rural, vers le développement, c'est-à-dire l'autre aspect de ma carrière. Parce qu'en fait ils n'ont jamais été ensemble. Ces trucs c'était toujours parallèle. On dirait pratiquement des personnages différents qui font des choses différentes. Et parfois même avec des configurations différentes, mais aussi des personnes différentes, des amitiés. Mais donc je fais mon mémoire de 3ème cycle très, là aussi, une certaine fierté t donc je dis je veux avoir les meilleurs dans mon jury.

Et donc je dis je veux avoir Pascon, Khatibi, Elhaloui. En plus de Bruno Etienne. C'est un bon mémoire pour l'époque, mais pas excellent. Je vais voir Khatibi, je lui donne mon mémoire, je lui dis je veux que tu assistes à mon jury, il me dit non. Qui es-tu pour que j'assiste à ton jury ? Et il me renvoie. Elhaloui je n'ai pas pu y arriver, parce qu'il était inaccessible. Donc j'ai renoncé. Et Pascon j'étais dans son bureau et j'ai laissé un exemplaire. Et il m'écrit, parce qu'à l'époque on écrivait. Il me dit oui, d'accord, je viens. Et il y avait Blanc, il y avait Bruno Etienne, Blanc et Pascon, parce Khatibi avait refusé et Elhaloui je ne l'ai pas trouvé. Et donc c'était ma première soutenance, Et bien sûr, Khyati était là. Et donc le soir de la soutenance, là aussi c'était un autre groupe, une autre socialisation. Et Hakima, la femme de Khyati, organise une fête pour moi.

Habib - Vous étiez amis ?

Mohamed - On était amis. J'étais un peu le protégé, le jeune qui est là, qui est le collègue. Et après j'écris à Paul, c'était en juin. Je lui ai écrit une lettre, lui dire je veux apprendre avec toi à faire du terrain. Parce que je savais que Bruno ne m'apprendrait rien parce que ce n'était pas son domaine.

Habib - Alors pardon, juste une question là c'est important. Rien dans ce que tu m'as raconté, le petit bout de ton itinéraire, personnellement je n'y vois rien qui te prédestinait à aller dans le rural.

Mohamed - Non, mais ça c'est par rapport à Pascon, c'était faire du terrain. Mais après c'est toujours des accidents, des chances, des rencontres. Rien n'est déterminé et donc je dis je veux faire du terrain. Il me répond en août. Il me dit, très simple, je te retrouve à côté du château d'eau de Mediouna, qui est un petit village au sud de Casablanca, à 6 h du matin tel jour. C'est tout.

Habib - C'était la réponse.

Mohamed - J'attends, à 6 h du matin il y a une Renault seize verte qui arrive avec Pascon. Il m'emmena à Tazeroualt. Et je fais mon premier terrain avec lui. Il travaillait à l'époque sur l'investissement des migrants, le retour des migrants vers Tazeroualt. Il s'intéressait aussi à la famille, je reste avec lui une dizaine de jours. On rentre, il me dit est ce que tu connais des gens qui peuvent être enquêteurs ? Et bien sûr, j'ai dit oui. Et j'ai dit, Mehdi, Hassan. J'emmena mes copains on fait la première, la deuxième, la 3ème campagne, ensemble, d'enquêtes dans le Tazeroualt. Alors Paul était un vrai mandarin, donc il dessinait les carrières des uns et des autres. À l'époque c'était 81, 82, 83 et j'étais engagé dans ma thèse en train de faire mes travaux, une enquête de terrain aussi sur ma thèse. La relation, c'était Paul, on a reconstitué un autre petit groupe. Et là, dans ce petit groupe, il y avait Hazni, il y avait Naji, il y avait Arif, il y avait moi-même et Paul.

Habib - C'est un groupe, une sorte de séminaire ?

Mohamed - On se rencontrait, on faisait des exposés, on avait un programme de recherche, tout ça. J'ai plein de correspondances sur ça et donc on a fait un premier texte collectif, une sorte de d'épistémologie un peu naïve. « Ce que je pense est faux » ça s'appelle le texte. On l'a sorti à Lamalif. Entre temps, de 78 jusqu'à 98, j'avais une grosse activité journalistique à Lamalif. Je faisais des comptes rendus de livres. J'ai des textes aussi, quelques textes pour Lamalif, la revue, qui est une revue de gauche, culturelle, politique. Et donc on a fait les campagnes avec les copains. Et à ce moment-là, je pense que les vocations sont nées. Alors, ça, c'est le premier tournant. Mais je suis resté dans la religion. Je travaillais sur Tazeroualt, sur le concept, sur la religion, sur le saint, sur l'apprentissage des clercs, sur la formation des clercs locaux. Et Paul a décidé que je reste sur Tazeroualt et il avait ouvert un nouveau chantier à Ounaïm, dans le Haut Atlas.

Habib - Et donc la thèse, juste pour que ce soit précis. On commence quand, avec qui ?

Mohamed - Je poursuis mon 3ème cycle sur le même sujet mais de façon beaucoup plus conséquente. Donc c'est « champ et contre champ religieux », sur les mouvements islamistes, première recherche maghrébine, même monde arabe, sur les mouvements islamistes, avec Bruno Etienne donc, que je soutiens à Aix en 84, juin 84.

Habib - C'est une thèse

Mohamed - d'état. En sciences politiques, sur l'islam politique. Mais entre-temps j'avais investi le rural, mais en tant qu'espace de recherche empirique.

Et le basculement, où je commence à m'occuper du rural, c'est la mort de Paul. Donc en 84, il assiste à ma soutenance et il commence ce projet en Mauritanie. Il me dit tu viens en Mauritanie. Et en fait, je n'y suis pas allé, le voyage quand il est mort, en 85, je ne suis pas allé. J'avais des examens à passer aux étudiants. Et il a fait avec moi le dernier cours en sociologie du développement. Je faisais un cours de sociologie du développement

aux étudiants de la fac de droit. Je l'avais invité. Il partait dimanche, et vendredi il était avec, donc chez moi, on a fait le cours ensemble. Et il est parti. Et donc quand il est mort en 85, c'était bien sûr une catastrophe pour nous. C'était violent et il fallait reprendre ses dossiers. Notamment le projet qu'on avait en Mauritanie avec l'Institut Agronomique.

Habib - C'était quoi le projet ?

Mohamed - C'était un projet de transfert de technologie traditionnelle. Avec des paysans, paysans Mauritaniens et paysans Marocains du Tazeroualt, qu'on emmenait faire ce transfert de technologie traditionnelle d'exhaure soft de l'eau dans les oasis mauritaniennes, et commençait après une grosse aventure en Mauritanie, dans le Sahel, pour l'Institut Agronomique et pour la FAO, puis pour le FIDA. Et donc après, j'ai intégré, sans l'intégrer institutionnellement, l'Institut Agronomique, en tant qu'associé à la Direction du Développement Rural que Paul avait constitué. Et s'ensuit tout ce qui est, tous les travaux en sociologie rurale, l'un des premiers textes d'ailleurs qu'on a fait, on l'a fait avec Mehdi, c'était « Droit et société, quelques aspects du droit communautaire ». Après il y a eu Ounaïm, on a repris le dossier Ounaïm avec d'autres copains, avec Tamim dont j'ai parlé, avec Dahman. On a commencé à faire un peu ce qu'on faisait dans le ciné-club, du développement mais faire du développement, pas réfléchir sur le développement.

Habib - C'était quoi faire du développement ?

Mohamed - A partir d'une recherche un peu sur l'eau, les usages de l'eau. On a commencé à dire il faut quand même que ces gens accèdent à l'eau potable. Et donc on a cherché des sous et on a fait des activités d'extraction d'eau potable, les premières.

Habib - Matériellement, c'était quoi ?

Mohamed - Matériellement, c'est à dire trouver une source, faire de l'adduction d'eau, creusement, amener l'eau, organiser les gens autour de l'eau. Il y avait là un ingénieur, Dahman, qui était aussi associé au début avec Pascon en Mauritanie, dans le cadre de ce projet de technologie traditionnelle, et il y avait Tamim Donc on a fait les premières actions sur eau potable, adduction d'eau potable. Autour d'un concept qu'on appelait à l'époque le dispositif hydro-sanitaire, donc tout, construire un hammam, amener l'eau potable, créer un espace pour les femmes autour du complexe, la mosquée.

Mais là aussi, c'était assez étanche par rapport à ma recherche. Je continuais à faire mes recherches sur l'islam. Ça n'a rien à voir. Mes cours en histoire des idées politiques et en science politique, ça n'a rien à voir. Mes activités de développement ont commencé à devenir aussi rentables. On a commencé à faire du consulting pour le FIDA, pour la FAO, donc ça commençait à devenir à la fois intéressant sur le plan scientifique, même si ça ne m'a jamais semblé important pour moi de faire des vrais papiers.

Habib - Je reviens à ces histoires de puits, d'eau potable. C'était par engagement, d'aide ? C'était quoi ? C'était une action politique avant d'être du soutien ?

Mohamed - Il y avait ce besoin d'aller vers les autres. Par exemple sur Ounaim, c'était catastrophique la situation d'Ounaïm à l'époque, c'était du moyen âge. Donc ce besoin de faire quelque chose pour ces gens était là. Il était là, par compassion ou par militantisme peut être, je ne sais pas. Mais ce n'était pas élaboré politiquement.

Habib - C'était le citoyen.

Mohamed - C'était le citoyen. Ce n'était pas élaboré politiquement. C'était citoyen, c'était faire ça. Et après, c'est là où le terrain te rend prisonnier. Parce que ces gens-là, on est toujours en relation avec eux, jusqu'à aujourd'hui. Donc, que ce soit le Tazeroualt ou que ce soit Ounaïm, ils te suivent jusqu'ici. Tu es en relation, tu dois régler des problèmes chez eux. Donc ça fait partie d'une vie, mais ce n'est pas élaboré. Par exemple, l'idée que la mosquée était au centre de leurs activités, en tant que j'allais dire séculier, je ne dis même pas laïque ou même pas anti-religieux. Et bien s'ils veulent qu'on élargisse l'espace de prière, au lieu de faire un hammam, on va travailler avec eux sur ça, et après on verra. Mais le hammam va venir après. A l'époque, j'essayais d'élaborer conceptuellement cette façon de travailler. Qui était quand même relativement fonctionnaliste en même temps. Donc, théoriquement, c'était ce qu'on appelait le développement « fait main ». Donc s'adapter avec les gens, travailler avec eux. Qui venait aussi je pense, du ciné-club. Ça, donne une culture qui n'a jamais été dans la, transformer les gens ou les convertir, ou les ramener ...

Habib – Le financement, ça venait d'où ?

Mohamed - Alors c'était toute une histoire. Paul avait négocié avec les Canadiens, le CRDI, un financement pour une monographie.

Il leur a vendu une histoire un peu fictive dans cette commune enclavée du Haut Atlas, où il y avait une sorte de projet de faire passer le train. Donc il leur a vendu l'idée qu'on va faire une étude avant le train, pendant le train et après le train. On a fait la première et il y a eu 1 000 \$ pour une monographie qui est une vraie monographie sur la vallée, qui a été faite en 83. Après, il y a eu une petite étude qui a été financée aussi par l'organisme international sur l'eau, usages de l'eau. Ça donne un petit projet qui s'appelle Aqua, et c'est là où le besoin est né. Latrines, eau potable, comme un vecteur d'amélioration de la santé. 86-87. L'UNICEF avait son gros programme « latrines » dans le monde, latrines sèche, latrines humides. Et on avait un représentant Marocain sensible à ça et qui nous a débloqué 5 000 \$.

Habib - C'était quand même pas mal, à l'époque

Mohamed - Oui. 5 000 \$, mais on n'avait pas de voiture. Tu sais, on met 12 h pour aller à Ounaïm. Puis on a eu 5 000 \$ encore, puis 5 000 \$ encore, 3 fois, et on a fait un film. Un film sur cette expérience.

Habib - Et ce film ?

Mohamed - Il existe, il doit être chez Abdeslem. Et il y avait des Autrichiens qui finançaient ENDA qui étaient intéressés. Ils sont venus nous voir. Ils nous ont dit On vous finance, 400 000 € sur cinq ans.

Habib - Et ça c'était ?

Mohamed - Je n'ai pas de date. On a hésité. C'était beaucoup d'argent. À l'époque, on était à l'Institut Agronomique, donc ça rentrait à l'Institut. On n'était pas une association. Finalement, on a discuté, on a dit oui, on prend cet argent. Et on a commencé un gros chantier à Ounaïm, on a fait beaucoup d'adduction d'eau potable. On a fait beaucoup d'amélioration des techniques agricoles, irrigation.

Habib - Par rapport à l'eau, quelqu'un a écrit là-dessus ?

Mohamed - Il y a des rapports. On n'a jamais écrit, Je t'ai dit, j'étais très occupé sur académiquement, sur autre chose

Donc ça ne me paraissait pas. Si, bon par exemple, moi j'ai par exemple sur l'usage de la tribu, un des textes sur les tribus, il y a une partie Ounaïm. Il y a une partie académique Ounaïm sur l'expérience d'électrification. Il y a eu l'expérience électrification. On l'a commencée, d'ailleurs avec cet argent des Autrichiens on a électrifié un petit village sur 58, un petit village, 34 foyers. Et pendant dix ans, ce petit village fonctionnait tout seul, et avec de l'électricité, avec sa centrale, son agence de collecte.

Habib : C'était un moteur diesel ?

Mohamed [02 :08 :40] Non, non, c'est une mini centrale hydraulique. Oui, on l'a organisée avec une conduite forcée. Collecte de l'eau en amont, conduite forcée. On a appris aux gens, à fabriquer, à faire tourner la centrale. On a organisé les gens autour de la centrale et avec comme un office d'électricité à 34 personnes et donc une sorte de coopérative. Donc ils payaient l'électricité. Alors ça, par exemple, sur la sociologie du développement, c'était plein d'enseignements.

Et après il y a les Suisses qui sont venus nous voir. C'est un copain, un ambassadeur, il a fait le forcing et on a eu 600 000 €. Un financement de 600 000 €.

Habib - Pour l'IAV

Mohamed - A ce moment-là, on a changé, on a décidé de créer une association et après l'IAV elle-même a changé parce qu'ils ne voulaient plus avoir ces financements sur projets.

Habib - C'était quoi cette association, c'était laquelle ?

Mohamed - TARGA. On a créé TARGA. Cette association qui est là maintenant, grosse, grosse, méga association maintenant. Actuellement avec pratiquement 200 employés.

Donc, on a créé TARGA. Et on a géré cet argent, on a fait l'électrification d'une partie de la vallée, avec, là aussi, toute une conception sur l'électrification, l'organisation des chantiers. Il y avait plein de choses, plein d'enseignements sur ça.

Habib - Tu es allé où à partir de la thèse ?

Mohamed - Après la thèse je suis devenu un bon spécialiste de l'islam politique. Avec aussi la réticence d'aller sur le chemin d'un Kepel. Donc je n'ai pas publié ..., mais j'ai publié plein d'articles sur l'islam politique. Et je n'ai publié mon livre finalement que presque 20 ans, 15 ans après. Et donc je continue à travailler un peu sur le religieux. Mais plus plutôt sur le système politique marocain, de façon un peu décalée. Décalée par rapport à la science politique traditionnelle puisque finalement je suis plus anthropologue. Je travaille comme, en fonction de mes thématiques, donc je sais faire du terrain, de l'immersion anthropologique.

Mohamed - Je sais le faire, je sais faire de l'enquête sociologique quanti, je sais faire aussi de la science politique classique ou même du droit. Il y a des papiers qui sont extrêmement, très ethnographiques et des papiers qui sont très politologiques.

Habib - Institutionnellement aujourd'hui, tu es professeur

Mohamed - Je suis resté professeur à la Faculté de droit de Casablanca. Donc jusqu'à il y a quatre ans. J'ai fait tous les postes, j'ai fait chef de département de sciences politiques, d'UFR, donc toutes les fonctions institutionnelles, organisé la formation en Sciences Politiques à la fac de droit. Bon, je pense qu'on a formé une génération, même deux générations de politistes et on faisait de la socio à la fac de droit, en fait on faisait sciences politiques mais plutôt socio à la fac de droit. Il y avait, là aussi, un groupe qui s'est créé. Il y avait Hassan un peu, il y avait Cherkaoui, si Mohamed Cherkaoui qui est un autre sociologue, mais une autre sociologie française, un Durkheimien, qui était au CNRS et qui était prof ici en même temps. On était un groupe de cinq ou six et on a monté donc cette formation de sciences politiques. Et pendant quelque temps, en 92, 94, j'étais plus à l'étroit là-bas, on ne voulait pas nous laisser faire des choses intéressantes. J'ai réussi à émigrer à la faculté des lettres, où on a monté un Centre Marocain des Sciences Sociales le CMSS. J'ai monté ça avec des collègues de la faculté des lettres et avec Hassan (Rachik) qui est venu. On a commencé à faire de la socio, sciences politiques, mélangées, recevoir des étudiants, de l'économie, de l'histoire.

Et donc pendant quelques années avec une grosse activité de recherche mais de façon presque un peu informelle. J'avais un tampon, j'avais un papier à en-tête. Je pouvais faire des conventions. Et... le projet est mort de toute façon depuis. Donc ça, c'est une des activités qu'on a menées pour les sciences sociales. Après, en 2007, il y a un collègue, un Français, qui m'a dit est ce que tu serais intéressé de venir en France ? En fait, déjà en 2004 Bruno m'a dit tu viens. Tu viens, il y avait le poste de Camau, Michel Camau à prendre. Ça ne s'est pas fait, je n'étais pas chaud. Et en 2007, il y a un collègue, Michel Peraldi, il me dit ils cherchent un prof de socio, est-ce que tu serais intéressé ? A ce moment-là, mes filles étaient parties en France. Alors j'ai pris une mise en disponibilité.

Et j'ai passé le concours, c'était un poste ouvert avec un concours, de prof de socio au département de socio d'Aix-Marseille Université. Donc j'étais dans le département de socio et j'ai découvert l'université française un peu sous développée elle aussi. Plein d'étudiants, un amphi de 600 étudiants, une socio extrêmement engagée politiquement. On enseigne ça, mais on n'enseigne pas ça. On fait du Bourdieu, on ne fait pas de ... autre chose, on fait du structurel, on ne fait pas du marxisme. Donc j'ai fait ça pendant deux ans et demi. Après Sciences-Po sont venus me voir, ils m'ont débauché et j'ai rejoint Sciences Po Aix. Mais je suis resté à la marge. Je faisais mes cours, mes encadrements de thèse. Et pendant finalement dix, douze ans, je faisais les deux. J'étais enseignant ici et là-bas, je faisais la navette entre Casa et Aix.

Et il y a eu une séquence de quatre ans où j'étais obligé d'aller travailler sur un projet d'une nouvelle Science Po Marocaine. Où je dirigeais une école, l'EGE, qui était le projet de faire de l'Université Mohamed VI Polytechnique. Mais là, on avait beaucoup de moyens. On a monté un vrai centre de recherche des chaires, dont la chaire Paul Pascon, chaire études africaines des coopérations internationales. Ça s'est brutalement arrêté. Parce qu'on n'était pas très d'accord sur la façon de faire, sur les thématiques. Et j'ai repris mon poste en France. Actuellement, donc je co-dirige cette structure. Et je viens de prendre aussi d'autres responsabilités à Sciences Po parce que je suis directeur délégué à la recherche à Sciences Po aussi. Donc ce qui donne lieu à beaucoup, beaucoup de réunions. Beaucoup de réunions ! Et là j'ai quitté la fac, j'ai pris ma retraite au Maroc. Là, officiellement, je suis retraité maintenant.

Habib - Et tu continues à Aix.

Mohamed - A Aix j'ai quatre ans encore, professeur de sociologie et de sciences politiques.

Habib - J'ai deux grosses questions un peu, mais la réponse peut être plus courte. La première, celle-là n'est pas énorme, ça peut être très rapide. Quelles sont tes relations ou comment tu as géré tes relations avec le pouvoir ? Est-ce que tu as été consulté, sollicité ?

Mohamed - Oui, oui, bien sûr. J'étais très consulté. Bon, je suis politiquement engagé. Ça c'est sûr. Mais pas encarté On a été courtisé par les partis politiques à l'époque. On ne voulait pas être dans un parti politique avec cette structure partisane. Les relations avec le pouvoir sont compliquées. En 84, au premier congrès de la Fondation française de Sciences politiques, à Grenoble, j'ai fait un texte qui s'appelle « du régicide à la controverse religieuse », sur Yassine, sur la lettre de Yassine. C'était assez dur. Et à l'époque, il y avait Michel Rousset qui était président de Grenoble, qui était proche du pouvoir ici. Il m'a invité, il m'a rencontré, il a voulu me sonder. Et à ce moment-là, je me suis dit j'ai peur, j'ai eu peur mais rien ne s'est passé.

Alors ça, c'est le premier, et un deuxième moment où j'ai commencé dans Lamalif à faire avec Naji des textes sur l'histoire. On a fait deux textes importants, un texte sur les prisons au XIX^e siècle et un texte sur la visite d'un caïd rural à la cour de Hassan I^{er}. Mais qui

était en fait une métaphore sur Hassan II sur l'attente, la violence de l'attente, la prison. Et Lamalif va être interdite.

Mohamed - Alors beaucoup disent que c'est à cause de ce texte et Jacqueline est sûre que c'est à cause de, on lui a dit c'est à cause de ça. Bon. Mais ce n'est pas un acte de bravoure ni rien du tout. D'ailleurs je le dis, je ne suis ni un intellectuel organique, ni un militant intellectuel militant. Le deuxième moment, qui était beaucoup plus violent. C'est en 86. Il y a un type, un politologue Marocain qui est connu, Mustapha Sehimi, qui arrive avec une lettre. Un pli très luxueux. Il me dit tiens. J'ouvre la lettre. Il y a une demande signée par le ministre de l'Intérieur de l'époque, Bisri, par Laroui et par à l'époque Osman qui était le Premier ministre. Me disant Vous êtes un homme de science, etc. Et on souhaiterait que vous participiez à un ouvrage collectif qu'on est en train de préparer sur le Maroc. C'était « édification d'un état nouveau », qui est sorti d'ailleurs chez Albin Michel. Moi, je suis devenu pâle. Je dis Mais c'est quoi ça ? Moi je n'ai rien demandé !

Et j'étais, c'était vraiment un dilemme pour moi. C'était très violent pour moi. Après, la lettre, il y avait un sommaire du livre avec un chapitre Mohamed Tozy « Le Roi, Commandeur des croyants ». Effectivement, dans ma thèse, il y avait un développement de mes articles sur sa fonction religieuse, sur la monopolisation ... Mais c'était très critique. Bon je réfléchis, Paul était mort à l'époque, donc je vais voir Cherkaoui qui était le plus investi. Il me dit mais tu veux rester au Maroc ? Tu écris, oui, mais tu n'es pas obligé d'écrire ce qu'ils veulent. S'ils ne sont pas contents, ils te diront on ne le prend pas. Mais fais ce que tu veux, fais !

Habib - Donc il n'y avait pas de risque.

Mohamed - Non, le risque de réputation. Tu écris dans un truc du pouvoir, parce que le livre était fondateur de la nouvelle doctrine de l'Etat Marocain à l'époque. Je fais le texte. Je l'ai même bourré de fautes !

Mohamed - Et je reçois une lettre de Rousset parce que c'est lui qui faisait le rewriting, qui me dit Ah, Tozy, j'ai vu ton texte, il est extrêmement intéressant. Et le livre sort.

Habib - Et il est sorti avec ton texte

Mohamed - Ah oui avec mon texte, traduit en anglais, en arabe, il tournait dans le Maroc. Mais j'ai dit non, je ne fais pas de tournée, je ne le traduis pas en anglais. Ça a donné aussi lieu à une sorte de positionnement. Tu n'es pas inoffensif, mais tu n'es pas dangereux non plus. Tu es un intellectuel qui est sérieux. Après, bien sûr, j'ai eu plein de contacts avec, y compris le ministre de L'Intérieur. Donc qui me respectait beaucoup. Après, il y a eu la sortie du livre. Et le livre était assez dur sur le pouvoir, il est sorti aux Presses de Sciences Po, donc académique, là aussi j'ai de la chance.

Mohamed - J'étais en France. Je rentre et je reçois un coup de fil de la télévision, ils me disent Tozy on vient de recevoir votre livre, tu passes aux infos de 20 h, pour présenter ton livre. Et bien sûr, je présente le livre. Donc dans les libraires, ça fait un peu une sorte

de buzz. Le livre, finalement, est diffusé. Traduit en arabe. Diffusé, épuisé. Première édition, deuxième édition. Et ça coïncide avec la mort de Hassan II. En 2011, au moment du 20 février j'étais en France, j'ai suivi le mouvement comme tout le monde, Printemps arabe, ce qui se passe en Tunisie, en Egypte. J'étais très inquiet. Extrêmement inquiet sur ce qui se passe au Maroc. Et c'est pour la première fois où j'appelle moi, j'appelle Jeune Afrique, j'appelle Hamid Barrada. Et je dis il faut qu'on fasse quelque chose. Faire un entretien pour dire un peu, et il nous rejoint le 6 mars 2011.

Habib - Après la manifestation du 22 février.

Mohamed - On fait un entretien bilan. Sur le nouveau règne, Qu'est-ce qu'il faut faire comme réforme institutionnelle ? C'était vraiment un entretien et le texte devait sortir vendredi. Mardi, Mouatasssem, qui est le conseiller du Roi, qui était avec moi à la fac, m'appelle. Si Mohamed, où est-ce que tu es ? Est-ce que tu es à Aix ? On a besoin de toi il faut que tu viennes. Je rigole, je lui dis Tu payes le billet ? Il me dit bien sûr ! Et mardi le neuf, je rentre et je pars à Rabat chez lui. J'arrive à la maison, il y avait un dîner, et il y avait toute la commission de révision de la Constitution. C'est là où j'ai compris que c'est ça qui était l'objet de ma rentrée.

Bien sûr moi, j'étais content d'y être, c'est une occasion aussi de faire ce que j'ai envie de faire, de participer à une réforme. C'était une belle épreuve. Dure, où les coalitions sont incertaines, où les amis ne sont pas vraiment les amis, où les conservateurs deviennent des progressistes, les progressistes deviennent des conservateurs. Mais c'était une belle expérience où je me suis engagé à fond, pendant deux mois, pour faire ce boulot où j'ai essayé de contribuer sur des choses. Il n'y a pas eu de suite.

Habib - Tu as écrit quelque chose sur cet épisode ?

Mohamed - Sur la commission, J'ai fait plutôt des entretiens avec la radio, France Culture. On a en fait un séminaire autour de « c'est quoi ? ».

Habib - J'ai cru comprendre que tu as été consulté par, pour l'écriture de la constitution Tunisienne aussi ?

Mohamed - Alors, sur la Constitution tunisienne, on avait reçu, ce sont les Allemands qui avaient organisé des visites. Des députés qui font partie de la commission de la Constituante, qui sont venus au Maroc. Ma co-auteure du dernier livre, c'est Béatrice Hibou qui a travaillé sur la Tunisie. Donc on a on a beaucoup de relations. Et donc en Tunisie, non seulement, j'étais très proche de Ayad, mais aussi de Kamel Jendoubi, qui est un ami. Donc tout ça fait que j'étais un peu impliqué dans l'IER, l'Instance Equité et Réconciliation, mais en consultation, pas dans la commission. Donc, j'ai beaucoup travaillé avec eux. Et puis l'un de mes amis, un peu de mes compagnons aussi, politiste, qui est Mohamed Keroua, avec qui j'avais travaillé. On avait créé des trucs ensemble, notamment l'Association des anthropologues de la Méditerranée. J'ai connu des gens comme Abdelkader Zghal, c'est un peu la génération Pascon. Là aussi, l'un des moments dans mon parcours de sciences sociales, ça a été 78, 79 avec Khyati, où la Fondation

Konrad Adenauer avait essayé d'organiser le Sociologue Maghrébin. Ils avaient organisé un workshop à Marrakech, où il y avait Zghal, Boughelb, il y avait quelques Marocains, il y avait Gellner, et j'étais invité par Khyati à assister à ce colloque.

Habib - Alors ma dernière question est un peu plus large, plus lâche, peut-être même élastique. J'avais envie, en tant que, je peux dire spécialiste de l'islam politique ?

Mohamed - Non, enfin oui, peut-être, oui.

Habib - Quelles étaient, quelles sont encore tes relations avec les chercheurs français ? Qui se sont spécialisés aussi dans ce domaine. Des Kepel, des Burgat, tous ces gens-là qui ont travaillé.

Mohamed - Alors, je vais te dire comment ça se passe. C'est très intéressant d'avoir, entre le statut, j'allais dire de touriste et le statut d'immigré, en France. Quand tu es touriste, tu es chercheur touriste, tu viens et tu sers d'informateur. Tu as plein de copains comme ça, qui te disent Qu'est-ce qui se passe au Maroc ? etc. etc. Après, quand tu es vraiment immigré, j'étais à un moment immigré moi quelques temps, tu deviens un compétiteur, donc c'est très, ça devient un peu plus compliqué. Mais en fait avec Gilles, Kepel on a commencé ensemble, il a travaillé avec Bruno et son premier travail de terrain, en Egypte, on l'a fait ensemble. On était sur les mêmes terrains en même temps, il est beaucoup plus smart que moi, beaucoup plus agile. Il a pu faire sa carrière vedette un peu. Moi, ça ne m'intéressait pas. On est très amis, toujours. Grâce à lui, par exemple, j'ai fait un séjour au CNRS et à Sciences Po pendant une année, on a écrit ensemble aussi, des trucs, on a monté des cours ensemble ici. On a fait un parcours, un chemin, un bout de chemin ensemble, dans le respect.

Avec Burgat, c'est un peu différent. Burgat c'est quelqu'un qui est venu dans le tard sur l'islam, sur l'islamisme, avec un autre dispositif conceptuel qui est un dispositif un peu gauchiste mais mal articulé. C'est à dire donner, donner la parole aux islamistes sans l'interroger. Et d'ailleurs, j'ai fait un papier, qui est sorti en Tunisie d'ailleurs, dans un livre qui s'appelait « Sciences morales, sciences sociales », où je parle un peu de ce moment-là. Le politiste quand il fait le terrain, il dit J'ai été, j'ai vu, j'ai écouté et je sais. Il n'a aucune interrogation épistémologique sur le rapport au terrain, à la science. C'est la grande différence. Donc lui, il l'écoute ce que dit Yassine, il écrit ce que dit Yassine et c'est tout. Il voit Ranucci, il écrit ce que dit Ranucci et c'est tout, et sa thèse « l'islamiste, c'est le 3ème étage de la fusée décolonisation ». On n'a pas de relation, je n'ai jamais voulu collaborer avec lui directement, ça ne m'intéresse pas. J'ai lu ce qu'il fait, mais je ne suis pas concerné, contrairement à un type comme Roy, que je trouve un peu plus profond.

J'ai fait partie peut être du premier groupe qui s'est intéressé à la question, pour des raisons multiples. Le fait que je sois Marocain, que je sois au Maroc, ce n'est pas très audible, tu ne fais pas carrière sur ça. Mais ça ne m'a jamais gêné. À un moment donné moi j'ai coupé avec l'islam et j'ai dit il n'y a pas que ça à faire dans la vie ! Mes derniers

textes sur les islamistes datent des années 98. Je suis en train maintenant de réfléchir à un livre sur ça, mais bon.

Ce qui m'intéresse c'est beaucoup plus un travail, réfléchir sur ça, sur le phénomène lui-même de la recherche. Et là, par exemple là, je suis en contact avec Achkar, et là aussi, tu as un Libanais qui travaille sur l'orientalisme, et qui fait l'impasse sur toute la production, j'allais dire autochtone. Pour lui ceux qui ont produit c'est, Burgat, Kepel, Bruno Etienne.

J'ai commencé par travailler sur Nahda, et j'ai travaillé sur l'islamisme algérien au moment du FIS. J'ai fait du terrain en Algérie. Ce n'est pas des ennemis, c'est des adversaires. Et donc on est dans la controverse. Et en même temps ce n'est pas le seul objet de recherche pour comprendre le fonctionnement des sociétés maghrébines. Il y a d'autres façons de les appréhender bien sûr. La réflexion peut être à contre-courant de ce qui se fait. La thèse de la modernisation par l'islamisme, je n'y crois pas, la décolonisation par l'islamisme, je ne crois pas. Je pense que le processus de sécularisation est en marche et qu'ils sont une des expressions peut être marginales, paradoxales, de cette sécularisation. Mais la parenthèse va se fermer. Elle va se fermer parce qu'il y a plus de femmes à l'université. Parce que le projet lui-même politique, est arrivé au mur, et que finalement, les processus politiques, c'est un peu ce que j'ai fait dans le dernier livre, ce n'est pas un processus. Il y a des recompositions, il y a des déplacements, il y a des changements, des transformations que les sociétés connaissent. Et notre rôle, c'est de les analyser, pas de les décider.

C'est tout. quand on a un rôle politique à jouer, on le joue. Mais il ne faut pas prétendre au statut ni de prophétique, ni de l'intellectuel organique. Par contre, ce statut un peu, j'allais dire d'initiateur, d'éveilleur de conscience, d'éveilleur de vocations, j'y crois.

Habib - C'est un peu les trois, les deux principales fonctions du chercheur ?

Mohamed - Oui. C'est d'éveiller des vocations, de révéler les vocations, les révéler. Et pour ça, il faut beaucoup de générosité. Il faut donner. On reçoit quand on donne, on reçoit beaucoup. Mes étudiants, je reçois beaucoup et il faut donner et donc éveiller, c'est tout.

Habib – Merci infiniment.